



**HAL**  
open science

## Les paysages de Sicile décrits par les voyageurs français et britanniques aux XVIe et XVIIe siècle

Hervé Brunon

► **To cite this version:**

Hervé Brunon. Les paysages de Sicile décrits par les voyageurs français et britanniques aux XVIe et XVIIe siècle. De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes, 2004, Saint-Lô, France. pp.173-193. halshs-00138476

**HAL Id: halshs-00138476**

**<https://shs.hal.science/halshs-00138476v1>**

Submitted on 20 Aug 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article paru dans

*De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes.*

*Actes du colloque tenu aux archives départementales de la Manche du 17 au 19 octobre 2002*, sous la direction de Mariella COLIN et Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, coll. « Colloques du département de la Manche » (n° 2), 2004, p. 173-193.

## Les paysages de Sicile décrits par les voyageurs français et britanniques aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles

Hervé BRUNON

*The Harvard University Center for Italian Renaissance Studies  
Villa I Tatti, Florence*

Dans son traité paru en 1800, les *Éléments de perspective pratique*, Pierre-Henri de Valenciennes évoquait longuement les voyages nécessaires à la formation du peintre de paysage et déclarait à ce propos :

La Sicile est un des pays les plus beaux et les plus utiles pour faire des études grandes et majestueuses dans tous les genres. Nous conseillons au Peintre de paysages de la parcourir dans tous les sens, et de réfléchir sur tous les objets imposants qui se présenteront à sa vue. Il y trouvera des modèles des superbes compositions du Poussin, et le style grandiose qui caractérise ses immortels ouvrages. En lisant Diodore et Théocrite, sur les lieux même qu'ils ont décrits, son imagination s'exaltera, et l'aspect des sites qu'il rencontrera est capable de développer son génie et de déterminer, pour toujours, le talent dont la Nature l'aura favorisé<sup>1</sup>.

Lui-même avait exploré l'île en 1779, durant son long séjour en Italie, et utilisé ses croquis dans les grandes toiles exposées aux Salons après son retour à Paris, comme *L'Ancienne Ville d'Agrigente* présentée en 1787<sup>2</sup>. À la veille de la Révolution, le public français découvrait ainsi les paysages de Sicile, célébrés notamment dans le monumental *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile* (1781-86), dirigé par l'abbé de Saint-Non et fondé sur le journal de

---

<sup>1</sup> P.-H. de Valenciennes, *Éléments de perspective pratique, à l'usage des artistes, suivis de Réflexions et conseils à un élève sur la peinture, et particulièrement le genre du paysage*, Paris, chez l'Auteur, Desenne et Duprat, an VIII (1800), fac-similé Genève, Minkoff Reprint, 1973, p. 581-582. Sur ce séjour en Sicile, cf. G. Lacambre, « Pierre-Henri de Valenciennes en Italie : un journal de voyage inédit », *Bulletin de la Société d'Histoire de l'Art Français*, année 1978 (1980), p. 139-172. Toutes les citations sont ici données dans l'orthographe originale.

<sup>2</sup> On se reportera aux catalogues des expositions *Pierre-Henri de Valenciennes, 1750-1819*, dir. B. Mantura et G. Lacambre, Naples, Electa, 1996, et « *La nature l'avait créé peintre* ». *Pierre-Henri de Valenciennes 1750-1819*, dir. J. Penet et L. Gallo, Toulouse, Musée Paul-Dupuy / Paris, Somogy, 2003, ainsi qu'à la thèse de L. Gallo, *Pierre-Henri de Valenciennes (1750-1819) : le paysage dans la théorie artistique et la peinture françaises de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Université de Paris-I Panthéon-Sorbonne, 2002.

Dominique Vivant Denon<sup>3</sup>, ainsi que dans le *Voyage pittoresque des isles de Sicile, de Malte et de Lipari* (1782-87) du peintre Jean-Pierre-Laurent Houël. C'est à une publication de ce genre que visa probablement le collectionneur et théoricien anglais Richard Payne Knight, parcourant la Sicile en 1777, accompagné des peintres Jacob Philipp Hackert et Charles Gore, et tenant un journal qu'adaptera Goethe<sup>4</sup>. Si de telles entreprises se multiplièrent à l'époque, participant à une certaine consécration esthétique des paysages siciliens, à leur « institutionnalisation » culturelle comme dirait le philosophe Rosario Assunto<sup>5</sup>, quelle image de ces paysages les voyageurs ont-ils perçue, ou en tout cas transcrite, aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, en amont de la période explorée par les travaux d'Hélène Tuzet<sup>6</sup> ?

### Aventure en marge du Grand Tour

Une première observation s'impose immédiatement : l'éventail des témoignages se révèle réduit. Il semble en effet que la Sicile n'ait éveillé auparavant qu'un intérêt limité de la part des voyageurs et soit longtemps demeurée marginale dans le circuit de plus en plus balisé du voyage d'Italie : « ce genre d'expédition n'a jamais été inclus dans le Grand Tour », remarquera en 1770 Patrick Brydone<sup>7</sup>, qui fait figure de précurseur avec l'archéologue Joseph Hermann von Riedesel, dont le séjour en 1767 donnera lieu, en 1771, à la publication de lettres adressées à Winckelmann. Le succès de l'ouvrage de Brydone, paru en 1773 et aussitôt traduit en allemand et en français, lancera une certaine mode ; les lettres de John Dryden, le fils du poète qui avait visité la Sicile en

<sup>3</sup> *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, Imprimerie de Clousier, 1781-86. Sur cette œuvre et son rôle dans la découverte des paysages de l'Italie du sud, voir notamment E. et R. Chevallier, *Iter italicum. Les voyageurs français à la découverte de l'Italie ancienne*, Paris, Les Belles Lettres / Genève, Slatkine, 1984, p. 72-90 ; C. De Seta, « La Sicilia del '700 e il Grand Tour », in *Goethe in Sicilia. Disegni e acquarelli*, dir. P. Chiarini, Rome, Artemide, 1992, p. 17-26 ; P. Lamers, *Il viaggio nel Sud dell'Abbé de Saint-Non*, Naples, Electa, 1995.

<sup>4</sup> Cf. à ce sujet A. Ponte, *Le Paysage des origines. Le voyage en Sicile (1777) de Richard Payne Knight*, Besançon, Les Éditions de l'Imprimeur, 2000.

<sup>5</sup> R. Assunto, *Il paesaggio e l'estetica*, Palerme, Novecento, 1994 (1<sup>re</sup> éd. 1973).

<sup>6</sup> H. Tuzet, *La Sicile au XVIII<sup>e</sup> siècle vue par les voyageurs étrangers*, Strasbourg, P.-H. Heitz, 1955, 2<sup>e</sup> éd. 1982, trad. it. *Viaggiatori stranieri in Sicilia nel XVIII secolo*, Palerme, Sellerio, 1988, en particulier p. 193 sq. pour la perception des paysages. Cette étude fondamentale est notamment complétée par diverses contributions du recueil « *Viaggio nel Sud* ». I. *Viaggiatori in Sicilia*, dir. E. Kanceff et R. Rampone, Genève, Slatkine, s.d. [1992], dont celle de G. Papoff, « *Viaggiatori stranieri e curiosità naturali* », p. 475-494, qui analyse certains thèmes récurrents au XVIII<sup>e</sup> siècle qui vont ici nous occuper pour l'époque précédente.

<sup>7</sup> P. Brydone, *A Tour through Sicily and Malta, in a Series of Letters*, Londres, 1773, cité par A. Brillì, *Quando viaggiare era un'arte*, Bologne, Il Mulino, 1995, trad. fr. *Quand voyager était un art. Le roman du Grand Tour*, Paris, Gérard Monfort, 2001, p. 66. L'histoire culturelle du voyage en Italie a donné lieu à une énorme bibliographie. On se reportera notamment parmi les études récentes aux travaux généraux d'A. Brillì, *Il viaggio in Italia*, Cinisello Balsamo, Silvana Editoriale, 1987, trad. fr. *Le Voyage d'Italie : histoire d'une grande tradition culturelle du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1989, et de C. De Seta, *L'Italia del Grand Tour. Da Montaigne a Goethe*, Naples, Electa, 1992 (rééd. 1996, 2001).

*De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes.*

*Actes du colloque tenu aux archives départementales de la Manche du 17 au 19 octobre 2002*, sous la direction de Mariella COLIN et Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, 2004, p. 173-193.

1700-01, seront éditées en 1776, l'année où Jean-Marie Roland de La Platière et Michael Johann von Borch s'embarqueront à leur tour<sup>8</sup>. À l'inverse, la place de l'île dans ce qu'il est d'usage d'appeler la littérature de voyage — domaine hétérogène qui rassemble les comptes-rendus personnels (journaux, mémoires, etc.) comme les relations destinées au public (guides, essais), sans frontière rigide entre ces deux groupes — s'avère faible jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'excellent répertoire bibliographique procuré par R. S. Pine-Coffin pour les textes de langue anglaise permet d'en prendre la mesure : parmi les quatre-vingt-cinq voyages en Italie effectués entre 1500 et 1700 que balaye le recensement chronologique des sources imprimées — parfois à grande distance de la mort de l'auteur, traductions incluses —, seule une douzaine comprennent la Sicile<sup>9</sup>. Elle est notamment absente du premier grand guide anglais s'adressant aux Britanniques qui entreprennent le tour du continent pour l'étude et l'agrément, l'*Itinerary* de Fynes Moryson paru en 1617<sup>10</sup>. Les recherches minutieuses récemment publiées par Salvo Di Matteo l'établissent clairement : dans la période considérée, le voyage en Sicile n'est que timidement pratiqué, en tant que brève étape et non comme finalité en soi<sup>11</sup>.

Depuis la tradition médiévale du pèlerinage, relayée à partir de la Renaissance par le voyage d'initiation culturelle et d'instruction des classes dirigeantes, la destination privilégiée de l'*iter italicum* restait sans conteste Rome : aussi curieux se montre-t-il, Montaigne n'ira pas plus loin. Certains poussaient assez volontiers jusqu'à Naples, tels Florisel de Claveson ou Jean-Jacques Bouchard dans le premier tiers du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. La découverte de l'île offrait en revanche nombre de difficultés matérielles, souvent soulignées par ceux qui s'y aventuraient :

---

<sup>8</sup> Cf. H. Tuzet, *Viaggiatori stranieri, op. cit.*, p. 15 sq.

<sup>9</sup> Cf. R. S. Pine-Coffin, *Bibliography of British and American Travel in Italy to 1860*, Florence, Olschki, 1974. Annoncé de longue date, le livre de J. Sénélier sur les *Voyageurs français en Italie du Moyen Âge à nos jours. Premier essai de bibliographie*, Genève, Slatkine, n'est pas encore paru à ma connaissance. On notera en tout cas l'absence de référence antérieure à 1700 (en dehors de quelques portulans) dans la section que consacre à la « La méditerranée et ses îles » la somme de J. Blanc, *Bibliographie italo-française universelle, ou catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne depuis l'origine de l'imprimerie, 1475-1885*, Milan et Paris, 1886, fac-similé Genève, Slatkine Reprint, 1972, col. 949-958. La rareté des sources sur la Sicile dans cette période se vérifie également au travers de l'index géographique des *Viaggi in Europa, secoli XVI-XIX. Catalogo del fondo « Fiammetta Olschki »*, éd. F. Olschki et S. Di Marco, Florence, Olschki, 1990. Je remercie le dott. Maurizio Bossi de son accueil au Gabinetto G. P. Vieusseux de Florence, qui conserve cette importante collection de livres de voyage.

<sup>10</sup> Cf. F. Moryson, *An Itinerary Containing His Ten Yeeres Travell*, Londres, John Beale, 1617, rééd. Glasgow, James Maclehose and Sons, 1907-1908.

<sup>11</sup> S. Di Matteo, *Viaggiatori stranieri in Sicilia dagli Arabi alla seconda metà del XX secolo : repertorio, analisi, bibliografia*, Palerme, Istituto Siciliano di Studi Politici ed Economici, 1999-2000.

<sup>12</sup> Cf. F. de Claveson, *Voyage d'Italie (1608-1609)*, éd. J.-C. Dubé, Turin, Centre Interuniversitaire de Recherche sur le Voyage en Italie, 2001 ; J.-J. Bouchard, *Voyage dans le Royaume de Naples (1632)*, in *Journal*, éd. E. Kanceff, Turin, Giappichelli, 1976-77, vol. II.

*De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes.*

*Actes du colloque tenu aux archives départementales de la Manche du 17 au 19 octobre 2002*, sous la direction de Mariella COLIN et Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, 2004, p. 173-193.

après une rude traversée depuis Naples sous la menace des tempêtes et des pirates, sur une mer encore plus agitée en hiver, tandis que l'été, la canicule estivale prenait des allures africaines, le voyageur qu'auraient lassé les périls du cabotage pouvait avoir quelque réticence à s'enfoncer à l'intérieur des terres en raison de l'état désastreux des routes, de l'absence presque totale d'auberges, mais encore, nous le verrons, du danger supposé du brigandage<sup>13</sup>. Ces données ont dû peser dans le maintien d'une position plutôt périphérique au sein des itinéraires principalement fréquentés par les voyageurs en Italie, avec toutefois une exception notable : celle des pèlerins de Terre sainte qui, s'ils s'embarquaient généralement à Venise, passaient parfois par la Sicile et par Malte. C'est le cas par exemple durant l'hiver 1419-20 de Nompar II, seigneur de Caumont, qui, au retour de Jérusalem, décrit abondamment les mosaïques des grands cycles normands de Monreale et de la chapelle Palatine de Palerme<sup>14</sup>. Un siècle plus tard, en 1518, Sir Richard Torkington visita de même la Sicile et la Calabre en revenant de Jérusalem<sup>15</sup>.

Il n'est guère étonnant dans ce contexte que les premiers récits de voyage imprimés qui abordent la Sicile, apparus dans les années 1610, appartiennent pour la plupart à des comptes-rendus de parcours dont l'Italie n'est qu'une étape en direction ou au retour du Proche-Orient, comme celui de l'Écossais William Lithgow<sup>16</sup>. Le poète George Sandys (1578-1644), fils de l'archevêque d'York, s'y rend vers 1612 à la fin d'un périple qui a embrassé l'Empire ottoman, l'Égypte et la Terre sainte, et qui donne lieu à une relation publiée en 1615 et maintes fois rééditée au XVII<sup>e</sup> siècle ; véritable aventurier, l'auteur s'établira plus tard en Virginie<sup>17</sup>. Bien moins

---

<sup>13</sup> Sur la persistance de ces difficultés au XVIII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup>, cf. H. Tuzet, *Viaggiatori stranieri, op. cit.*, p. 169-190, ainsi que *Voyageurs français en Sicile au temps du romantisme (1802-1848)*, Paris, Boivin, 1945, p. 7 sq. ; A. Brill, *Le Voyage d'Italie, op. cit.*, p. 208-215.

<sup>14</sup> Le compte-rendu manuscrit de ce voyage (Londres, British Library, ms. Egerton 890), a été édité au XIX<sup>e</sup> siècle : *Voyage d'outremer en Jhérusalem par le seigneur de Caumont l'an MCCCCXVIII. Publié pour la première fois d'après le Manuscrit du Musée britannique par le marquis de La Grange*, Paris, A. Aubry, 1858, dont il existe un fac-similé : Seigneur de Caumont, *Voyage d'outremer en Jhérusalem*, Genève, Slatkine Reprint, 1975. Les passages concernant Monreale et la chapelle Palatine ont été republiés par E. Borsook, *Messages in Mosaic. The Royal Programmes of Norman Sicily (1130-1187)*, Oxford, Clarendon Press, 1990, p. 81-86. Je remercie vivement Eve Borsook de m'avoir signalé ce texte.

<sup>15</sup> Sir R. Torkington, *Y<sup>e</sup> Oldest Diarie of Engghyshe Travell*, éd. W. J. Loftie, Londres, Field & Tuer *et al.*, 1884 (d'après R. S. Pine-Coffin, *op. cit.*, n° 517, p. 63-64). Sur la présence anglaise en Italie au XVI<sup>e</sup> siècle, cf. notamment l'essai de J. L. Lievsay, *The Elizabethan image of Italy*, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1964.

<sup>16</sup> W. Lithgow, *A Most Delectable, And True Discourse, of an admired and painefull peregrination from Scotland, to the most famous Kingdoms in Europe, Asia and Affricke [...]*, Londres, Nicholas Okes, 1614, avec plusieurs réimpressions augmentées, dont *The Totall Discourse, Of the Rare Adventures, and painefull Peregrinations of long nineteen Yeares Travayles, from Scotland [...]*, Londres, Nicholas Okes, 1632, rééd. Glasgow, Maclehose, 1906 (d'après R. S. Pine-Coffin, *op. cit.*, n° 609, p. 73-74).

<sup>17</sup> G. Sandys, *A Relation of a journey begun An. Dom. 1610*, Londres, W. Baret, 1615 ; j'utilise la 5<sup>e</sup> édition, intitulée *Sandys Travayles : Containing a History of the originall and present state of the Turkish Empire [...] lastly Italy described, and the Islands adjoining ; as Cyprus, Crete, Malta, Sicilia and the Æolian Islands [...]*, Londres, John Sweeting, 1652. On compte

connu, le parisien Nicolas Bénard (né en 1596) s'arrête quelques jours en Sicile au mois de novembre 1616, avant d'y rester plus longuement en mars de l'année suivante à son retour de Jérusalem, au cours d'un pèlerinage dont la narration, assortie de conseils pratiques, paraît en 1621<sup>18</sup>. C'est contre sa volonté que le chirurgien William Davies découvrit la Sicile : capturé sur un navire anglais au large de Tunis, en 1598, par une flotte toscane, il devint forçat à Livourne puis galérien, parcourut ainsi la Méditerranée et fut engagé dans une expédition grand-ducale en Amazonie, avant de rentrer dans sa patrie où il publia en 1614 le récit de ses pérégrinations<sup>19</sup>.

Ces ouvrages marquent en quelque sorte l'entrée de la Sicile dans la littérature de voyage imprimée en langue anglaise et française. Cependant, l'île avait déjà attiré au siècle précédent certains amateurs qui en avaient laissé des descriptions manuscrites. On connaît ainsi le journal de Sir Thomas Hoby, traducteur du *Cortegiano* de Castiglione (1561), présent en Italie entre 1548 et 1550<sup>20</sup>, ou encore les *Discours viatiques*, relation très circonstanciée du voyage d'un groupe de gentilshommes français, dont l'auteur, demeuré anonyme, parfait son éducation dans la patrie des arts et se rend, au printemps 1589, jusqu'en Sicile et à Malte, logeant chez des marchands avec lesquels il est en contact, un certain Chartier à Messine — qu'il visite guidé par le consul des Français, Pierre Le Blanc, — et un Anglais, Thomas Branston, à Palerme<sup>21</sup>. Rappelons au passage que la Sicile n'avait alors rien d'isolé, ne serait-ce qu'en raison d'intenses liaisons commerciales avec le reste de l'Europe qui la maintenaient dans une position de carrefour maritime<sup>22</sup>. Un peintre flamand ne saurait non plus être oublié : l'itinéraire italien de Pierre Bruegel l'Ancien, en 1552-53, se prolonge en effet jusqu'à Reggio di Calabria et au détroit de Messine, dont l'artiste

sept éditions jusqu'en 1673 (Pine-Coffin, *op. cit.*, n° 612, p. 74). Sur l'auteur, voir la biographie de R. B. Davis, *George Sandys, Poet-Adventurer : a Study in Anglo-American Culture in the Seventeenth Century*, Londres, The Bodley Head / New York, Columbia University Press, 1955, l'étude de J. Haynes, *The Humanist As Traveler : George Sandys's Relation of a Journey Begun An. Dom. 1610*, Rutherford, Fairleigh Dickinson University Press / Londres, Associated University Press, 1986, et la thèse que vient de publier J. Ellison, *George Sandys. Travel, Colonialism and Tolerance in the Seventeenth Century*, Woodbridge et Rochester, N.Y., Boydell & Brewer, 2002.

<sup>18</sup> N. Bénard, *Le Voyage de Hierusalem et autres lieux de la Terre Ste [...], ensemble son retour par l'Italie, Suisse, Allemagne, Hollande et Flandre*, Paris, Denis Moreau, 1621.

<sup>19</sup> W. Davies, *True Relation Of The Travailes and most miserable Captivities [...]*, Londres, Nicholas Bourne, 1614, facsimilé et trad. it dans A. Neri, *Uno schiavo inglese nella Livorno dei Medici*, Pise, ETS, 2000. Les sèches observations sur la Sicile se trouvent aux p. 108-109.

<sup>20</sup> Sir Thomas Hoby, *The travels and life of Sir Thomas Hoby [...] written by himself, 1547-1564*, éd. E. Powell, Londres, Camden Miscellany, vol. 10, 1902. Les passages concernant la Sicile sont analysés par M. Palermo Concolato, « Inglesi in Sicilia nel Cinquencento », in « *Viaggio nel Sud* », *op. cit.*, p. 269-282.

<sup>21</sup> *Discours viatiques de Paris à Rome et de Rome à Naples et Sicile (1588-89)* [ms. Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanès, ms. 222 R 424], éd. L. Monga, Genève, Slatkine, 1983, p. 115-116 et 119.

<sup>22</sup> Sur le caractère *insulaire* mais non pas *isolé* de la Sicile, voir les remarques de F. Bagnino, « Un' isola non isola », in *Storia della Sicilia. 1. Dalle origini al Seicento*, dir. F. Bagnino et G. Giarrizzo, Bari, Laterza, 2003, p. 3-14.

*De la Normandie à la Sicile : réalités, représentations, mythes.*

*Actes du colloque tenu aux archives départementales de la Manche du 17 au 19 octobre 2002*, sous la direction de Mariella COLIN et Marie-Agnès LUCAS-AVENEL, Saint-Lô, Archives départementales de la Manche, 2004, p. 173-193.

exécute une vue qui sera gravée, en 1561, par Frans Huys<sup>23</sup> ; rien ne prouve cependant qu'il l'ait traversé... Quoi qu'il en soit, la relative rareté des références qu'il est possible de recueillir confirme que la Sicile échappe encore, durant le XVII<sup>e</sup> siècle, au flux croissant des premiers « touristes » modernes. C'est du reste ce que laisse entendre Alfred Jouvin de Rochefort, cartographe et trésorier de France à Limoges entre 1675 et 1702, auteur de mémoires de voyage en six volumes qui couvrent pratiquement toute l'Europe, publiés en 1672 et de nouveau en 1676, lequel signale pourtant avec enthousiasme l'intérêt apparemment sous-estimé de l'île lorsqu'il fait l'éloge de l'Italie :

Les plus curieux qui veulent pénétrer dans les secrets de cette belle partie de l'Europe vont voir la fameuse Isle et Royaume de Sicile, qui a servi de theatre aux premiers Romains, où ils ont fait paroistre leur magnificence dans leurs Palais, dans leurs Temples, et dans leurs belles entreprises, dont on voit encore aujourd'huy des marques tres-considerables en plusieurs endroits de cette Isle florissante ; sans parler de plusieurs grosses Villes, de ses bons ports de mer, de ses campagnes fécondes en bled, en vin, en sucre, et en soye, et de plusieurs choses qui lui sont particulières, qui me donnent sujet de dire, apres les avoir veuës exactement, comme il se trouvera dans la description de ce Voyage, que d'aller en Italie, et ne point voir la Sicile, c'est se contenter de regarder l'entrée d'un grand Palais sans voir ce qu'il renferme de beau et de rare<sup>24</sup>.

Non seulement les textes sont peu nombreux, mais leurs notations sur les paysages de Sicile peuvent apparaître décevantes : elles s'avèrent maigres, réduites le plus souvent à quelques lignes, et fortement répétitives. On chercherait en vain de longues pages où les formes, la lumière, les couleurs seraient précisément rendues, où les impressions et les émotions seraient recueillies et analysées. Faut-il s'en étonner ? Jusqu'aux prémices du romantisme, la description de la nature dans la littérature occidentale demeure, presque toujours, beaucoup plus elliptique que la peinture et n'échappe que rarement à une panoplie de conventions stylistiques<sup>25</sup>. Cela dit, les voyageurs considérés parlent de certains paysages qu'ils rencontrent, et cette dimension, nous allons le voir,

<sup>23</sup> Cf. P. et F. Robert-Jones, *Pierre Bruegel l'Ancien*, Paris, Flammarion, 1997, p. 16 et 281-282, fig. 319.

<sup>24</sup> A. Jouvin de Rochefort, *Voyage d'Italie et de Malthe*, in *Le Voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède*, Paris, 1672, vol. II, p. 305-306. Sur cet auteur, on peut consulter C. Petitfrère, « Le guide et le plan. Villes françaises sous le regard d'Alfred Jouvin de Rochefort, au temps de Louis XIV », in *Les Guides imprimés du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Villes, paysages, voyages*, dir. G. Chabaud, E. Cohen, N. Coquery et J. Penez, Paris, Belin, 2000, p. 45-58.

<sup>25</sup> La question est admirablement pointée par Bernardin de Saint-Pierre dans son *Voyage à l'île de France* (1773) : « L'art de rendre la nature est si nouveau que les termes même n'en sont pas inventés. [...] Il n'est donc pas étonnant que les voyageurs rendent si mal les objets naturels. S'ils dépeignent un pays, vous voyez des villes, des fleuves et des montagnes, mais leurs descriptions sont arides comme des cartes de géographie : l'Indoustan ressemble à l'Europe. La physionomie n'y est pas » (cité par E. et R. Chevallier, *op. cit.*, p. 79).

n'est pas négligeable dans leur manière de présenter leur expérience de la Sicile. La monotonie du corpus ne doit pas non plus surprendre. Comme le fait observer Attilio Brilli, la littérature de voyage répond à une certaine « esthétique de l'uniformité », selon laquelle

le voyageur ne peut que privilégier la belle nature, les aspects plaisants et récurrents — une aménité qui naît donc de la perception d'un trait familier dans des contextes étrangers — des choses existantes, en négligeant celles qui sont désagréables et trop particulières<sup>26</sup>.

Ce qui n'empêche évidemment pas de déceler certaines nuances, qui découlent notamment de la personnalité de chaque auteur.

Dans cette perspective, l'analyse de cette série de textes sera ici thématique plutôt que chronologique. Il s'agira de dégager quelques traits saillants dans la représentation des paysages de Sicile, lesquels peuvent se regrouper en trois volets : la fertilité des terroirs, les origines mythiques de l'île, enfin son volcanisme effrayant.

### **L'île heureuse et florissante, ou la fertilité des terroirs**

Les « campagnes fécondes » évoquées par Jouvin constituent tout d'abord un caractère dominant, que la plupart des auteurs soulignent d'emblée en énumérant les principales productions de l'île, comme le fait par exemple Nicolas Bénard :

Cette isle est fort fertile en tous biens et arbres fruitiers de toutes sortes, comme orangers, citronniers, grenadiers, oliviers et autres bons et excellens fruits ayant plusieurs rivieres qui l'arrousent par divers endroits<sup>27</sup>.

Du reste, c'est un aspect également relevé dans les *Isole appartenenti alla Italia* du dominicain bolonais Leandro Alberti (1579-1553) — œuvre publiée à titre posthume, en 1561, comme suite à sa monumentale *Descrittione di tutta Italia* (1550) et maintes fois rééditée —, qui

---

<sup>26</sup> A. Brilli, *Quand voyager était un art*, op. cit., p. 21.

<sup>27</sup> N. Bénard, op. cit., p. 77-78. De même W. Davies, op. cit., p. 108 (« *very fruitfull, and plentifull of all things [...]* » ; G. Sandys, op. cit., p. 184 : « *Vines, Sugar-canes, bony, saffron, and fruits of all kinds it produceth : mulberry trees to nourish their silke-wormes, whereof they make a great income : quarries of porphyrie, and serpentine : hot baths, rivers, and lakes replenished with fish [...]* »).

parlait de la Sicile comme d'une île « *molto felice* », selon une tradition remontant à l'Antiquité, et rappelait sur ce point les témoignages de Strabon et de Cicéron<sup>28</sup>.

On peut suggérer à ce sujet que si les textes modernes insistent si volontiers sur la fertilité de la Sicile, c'est qu'il s'agit en définitive d'un véritable *topos* littéraire, dont les voyageurs nourris de culture classique semblent enregistrer la validité dans leur confrontation au réel<sup>29</sup>. N'oublions pas que la description des paysages à la Renaissance met avant tout en jeu la rhétorique de l'éloge, selon un programme déjà codifié par Quintilien qui faisait d'ailleurs référence au modèle des *Verrines* :

On fait aussi l'éloge des lieux, tel Cicéron celui de la Sicile, et l'on y considère semblablement la beauté et l'utilité [*speciem et utilitatem*], la beauté pour les bords de mer et les sites agréables, l'utilité pour les lieux salubres ou fertiles<sup>30</sup>.

Le recours aux lieux communs, inhérent aux pratiques de l'écriture à l'âge moderne, implique par conséquent que les voyageurs, loin de transcrire une expérience directe, donnent un regard plus ou moins filtré par ces repères classiques. Phénomène sans nul doute amplifié par l'usage des manuels topographiques. L'auteur des *Discours viatiques* avoue ainsi consulter celui d'Alberti pour son propre compte-rendu, qui tend dès lors à prolonger l'esprit du livre du dominicain, celui d'un traité de géographie ou plus précisément de *chorographie*, selon la catégorie issue de Ptolémée, c'est-à-dire un genre d'ouvrage qui décrit et célèbre les villes et les territoires constituant une province, en mettant l'accent sur ses origines, en particulier antiques<sup>31</sup>. Ce voyageur anonyme apparaît notamment soucieux de mettre en relation les activités économiques des régions siciliennes et les capacités agricoles des terroirs : le commerce du grain domine à Palerme, « ville située au milieu de la vallée de Mazara, fort fertile de bledz », tandis que la

<sup>28</sup> Cf. L. Alberti, *Isole appartenenti alla Italia*, Venise, Gio. Maria Leni, 1577, f. 30r. Sur Leandro Alberti, cf. P. Camporesi, *Le belle contrade*, Milan, Garzanti, 1992, trad. fr. *Les belles contrées. Naissance du paysage italien*, Paris, Le Promeneur, 1995, *passim*.

<sup>29</sup> Le poids du lieu commun se mesure encore dans l'introduction à la description de la Sicile dans le *Voyage pittoresque*, *op. cit.*, vol. IV, p. V : « Aujourd'hui encore, quoique les terres y soient sans doute moins cultivées qu'autrefois, il est certain qu'aucun Pays de l'Europe n'approche d'une aussi grande fertilité, soit à cause de la douceur du climat, soit par la nature du sol ».

<sup>30</sup> Quintilien, *Institution oratoire*, III, 7, 27, texte établi et traduit par J. Cousin, Paris, Les Belles Lettres, vol. II, 1976, p. 195-196. Sur la question, je me permets de renvoyer à mon article « (D)écrire le paysage : un éloge du lac de Garde au XVI<sup>e</sup> siècle », *Les Carnets du paysage*, n° 4, automne/hiver 1999, p. 114-129.

<sup>31</sup> Sur cette notion, on se reportera entre autres à N. Broc, *La Géographie de la Renaissance, 1420-1620*, Paris, Éditions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1986 (1<sup>re</sup> éd. 1980), chap. 8, p. 99-119, et à D. Cosgrove, *The Palladian Landscape*, Leicester University Press, 1993, trad. it. *Il paesaggio palladiano. La trasformazione geografica e le sue rappresentazioni culturali nell'Italia del XVI secolo*, Vérone, Cierre Edizioni, 2000, chap. 7, p. 245-273.

principale activité de Messine concerne la soie, et que tout le long de la vallée de Demona où elle se situe, « ne se voylt aultres arbres que muriers »<sup>32</sup>. Soixante ans plus tard, un voyageur anglais, lui aussi anonyme, fournit le même type de remarque dans une petite dissertation qui introduit ses observations sur la Sicile, rédigée en italien en compilant différentes sources, principalement les *Historie et descrittione del regno di Sicilia* publiées par Giuseppe Carnovale en 1591 à Naples<sup>33</sup>. Au-delà de ces dettes ponctuelles, la célébration unanime des richesses du sol sicilien tiendrait donc en partie à un déterminisme textuel : un voyageur qui parle d'un paysage en fait avant tout l'éloge, conformément à l'origine épideictique du genre descriptif dont la logique avait été réitérée dans le discours chorographique. Faire l'éloge de la Sicile, c'est d'abord dire qu'elle est fertile. Mais ce n'est pas non plus un leurre : la bonne santé des exportations de blé et de soie confirme, selon le mot de Fernand Braudel, qu'au XVI<sup>e</sup> siècle et pour une bonne part du XVII<sup>e</sup> siècle, « la Sicile reste la Sicile »<sup>34</sup>.

Dans le même temps, l'insistance des auteurs sur les productions locales se révèle significative d'une modalité majeure dans la perception du paysage à la Renaissance telle que Piero Camporesi l'a récemment reconstituée en termes d'histoire des mentalités :

Au XVI<sup>e</sup> siècle, on ne connaissait pas le paysage au sens moderne du terme, mais le « pays », quelque chose d'équivalent à ce qu'est pour nous, aujourd'hui, le *territorio* et, pour les Français, l'*environnement*, lieu ou espace considéré du point de vue de ses caractéristiques physiques, à la lumière de ses formes de peuplement humain et de ses ressources économiques. D'une matérialité presque tangible, il n'appartenait à la sphère esthétique que de façon tout à fait secondaire<sup>35</sup>.

Le regard était avant tout attentif à la part concrète de l'occupation humaine, ne jugeant plaisants que les paysages façonnés par la main des habitants. « Appendice de la ville, la campagne devait être domestiquée, colonisée, annexée à la vie urbaine »<sup>36</sup>. Nombre d'observations de nos voyageurs en Sicile s'inscrivent dans un tel cadre. Ainsi Bénard signale-t-il que les vivres sont bon

<sup>32</sup> *Discours viatiques*, *op. cit.*, p. 117.

<sup>33</sup> *Travels through France and Italy (1647-1649)* (Ms. V.a.428 in the Folger Shakespeare Library), éd. L. Monga et C. Hassel, Genève, Slatkine, 1987, p. 101 : « Produce la Sicilia il frumento, vino, oleo in abundanza e perfettione, e ancora zuccharo, melle, riso zaffrano (a Mazzara). È ricca di belle tagliè pietre, atte tanto per fabriche come per ornamento di quelle. La Val Demoni, ancora che non produce frumento abastanza per suo vitto, produce quasi tutta la seta e quantità di zuccharo e oleo ».

<sup>34</sup> F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1990 (1<sup>re</sup> éd. 1949), vol. II, p. 305-309. Sur les exportations de blé, voir également la synthèse récente de O. Cancila, « Il grano di Sicilia », in *Storia della Sicilia*, *op. cit.*, p. 148-157.

<sup>35</sup> P. Camporesi, *op. cit.*, p. 11.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 143. La thèse de Camporesi a été reprise par A. Roger, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard, 1997, p. 81-82.

marché à Palerme, en confiant : « n'ay point esté en lieu par delà plus abondant et fertile pour tout ce qu'il faut pour la vie humaine » ; mais cette profusion suppose également un travail assidu des terres, qu'il relève en notant les cultures suburbaines : « Par la campagne pres de la ville, on voit les cannes et rozeaux qui croissent en plusieurs endroits dont se fait le sucre avec grand artifice et labeur : il y croist aussi des bons vins aux costeaux voisins »<sup>37</sup>. Presque aucun voyageur ne manque d'ailleurs de consigner la présence si particulière à la Sicile des cannes à sucre<sup>38</sup>, culture introduite par les Arabes comme celle des agrumes et des mûriers pour la sériciculture<sup>39</sup>, et qui ne sera abandonnée qu'au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Cette appréhension du paysage en fonction de sa fertilité concerne en particulier les environs de Palerme. La plaine de la Conque d'Or devait son essor agricole à la conquête musulmane et en particulier aux aménagements hydrauliques qui avaient importé une technologie d'origine perse<sup>40</sup>. Bordée par la mer et par un amphithéâtre de montagne, « elle peut être qualifiée comme le jardin de la Sicile tant elle est fertile », note le voyageur anglais de 1648-49<sup>41</sup>. L'auteur des *Discours viatiques* s'étend sur ses vergers d'agrumes :

Tout autour de laditte ville, à deux ou trois milles à la ronde, se trouvent de très beaux jardins, abondantz de toute sorte de fruitz, et principalement en oranges, citrons et grenades, estant une belle chose de voir les arbres toujours chargés de feuille et de fruit, et ce qui est plus rare, de voir des fleurs qui rende ung odeur fort suave et du fruit quand et quand à ung mesme arbre<sup>42</sup>.

Le terme « jardin » n'est pas indifférent, puisque la morphologie du paysage rural en Sicile, du moins en périphérie des centres habités, était effectivement dominée par les cultures fruitières,

---

<sup>37</sup> N. Bénard, *op. cit.*, p. 363 et 359-360.

<sup>38</sup> C'était déjà le cas chez N. de Caumont, *op. cit.*, p. 117, qui détaillait le processus de raffinerie du sucre produit à Palerme. Voir de même *Travels through France and Italy*, *op. cit.*, p. 117 (« *There we saw sugar cannes grow* », écrit l'auteur à Taormina) ; A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 649, à propos d'Agosta et sa « quantité de belles campagnes que l'on voit couvertes de cannes ».

<sup>39</sup> Cf. E. Sereni, *Storia del paesaggio agrario italiano*, Rome et Bari, Laterza, 2001 (1<sup>re</sup> éd. 1961), p. 101-102, et du même auteur, « Agricoltura e mondo rurale », in *Storia d'Italia*, dir. R. Romano et C. Vivanti, vol. I, *I caratteri originali*, Turin, Einaudi, 1972, p. 168.

<sup>40</sup> Cf. entre autres G. Bellafiore, « Paradisi e parchi di Palermo normanna », in *Il Giardino delle Esperidi. Gli agrumi nella storia, nella letteratura e nell'arte. Atti del V Colloquio Internazionale, Centro Studi Giardini Storici e Contemporanei, Pietrasanta, 13-14 ottobre 1995*, dir. A. Tagliolini et M. Azzi Visentini, Florence, Edifir, 1996, p. 157-174.

<sup>41</sup> *Travels through France and Italy*, *op. cit.*, p. 134 : « *It may very well for the fruitfullnes be called the garden of Sicily* ».

<sup>42</sup> *Discours Viatiques*, *op. cit.*, p. 127.

distribuées dans de petites parcelles et protégées de murets, dont la plantation s'intensifia aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles<sup>43</sup>.

Plus généralement, la végétation « exotique » impressionne les voyageurs nordiques. Le fameux naturaliste John Ray (1627-1705), membre de la Royal Society qui se rend en Sicile au cours d'une expédition européenne lancée en 1663 avec Francis Willughby, Philip Skippon et Nathaniel Bacon, effectuera ainsi un relevé soigneux des plantes examinées dans les régions littorales de Messine, Catane et Syracuse, signalant que presque aucune ne se rencontre en Angleterre<sup>44</sup>. Sans faire preuve d'une telle curiosité scientifique, Alfred Jouvin remarque que le terrain au pied de l'Etna « produit des Simples, et des arbres tres-rares dans leurs vertus, qui ne se trouvent que dans les païs extrêmement chauds »<sup>45</sup>. Ce climat méridional se tempère heureusement en hiver, où la Sicile, déclare-t-il, « semble un Paradis terrestre, tant l'air y est doux, et comme un Printemps perpétuel »<sup>46</sup>. Parvenu à Agrigente le 30 décembre 1648, le voyageur anglais anonyme s'émerveille de voir les champs remplis de fleurs, le long d'une allée plantée d'oliviers et d'orangers<sup>47</sup>.

Mais c'est bien Palerme, avec la promenade conduisant jusqu'à Monreale, qui condense cette image édénique de la fertilité. La confrontation des pages que les auteurs français y consacrent permet de mesurer une certaine évolution dans le regard sur le paysage.

A cotté de ce chemin [et] à main gauche en alant vers Monreal, se voyt une grande plaine bornee de haultes montaignes, laquelle est abondante de toutte sorte de biens qu'il est possible de desirer, comme bledz, vingtz, olives, boys, et toutte sortes de fruitz ; Vous voyés des petitz ruiseaux [qui] l'arousent de tous cottés, qui causent ceste grande fertilité, bref, c'est la plus fertile et plus abondante contree pour ce qu'elle contient que peult estre aultre que ce puisse voyr au monde. Et ceste plaine ne contient pas plus de huit mille et rend tous les ans plus d'ung milion d'or<sup>48</sup>.

---

<sup>43</sup> Cf. E. Sereni, *Storia del paesaggio agrario italiano*, *op. cit.*, p. 267-269 ; l'origine de cette typologie agricole remontait à la colonisation grecque (*ibid.*, p. 37-39). Cf. également L. Rombai, *Geografia storica dell'Italia. Ambienti, territori, paesaggi*, Florence, Le Monnier, 2002, p. 250.

<sup>44</sup> J. Ray, *Observations Topographical, Moral & Physiological ; Made in a Journey Through part of the Low-Country, Germany, Italy, and France*, Londres, John Martyn, 1673, p. 284-285.

<sup>45</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 213.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 619.

<sup>47</sup> *Travels through France and Italy*, *op. cit.*, p. 129.

<sup>48</sup> *Discours Viatiques*, *op. cit.*, p. 122.

L'auteur des *Discours viatiques*, qui retranscrit ici un passage plus générique de Leandro Alberti à propos des environs de Palerme<sup>49</sup>, insiste avant tout sur la prospérité économique et tient même à la quantifier, ce qui n'étonne pas de la part d'un voyageur reçu par les marchands locaux. Bénard souligne davantage le plaisir que donne ce spectacle :

Et sortis que nous fusmes de ladite ville [de Palerme], trouvasmes un tres beau et agreable chemin bordé de deux costez de grands arbres, arangez et plantez esgalement en droicte ligne, ce beau chemin nous dura prés de trois milles italiques : le terroir circonvoisin est l'un des plus agreables et fertiles que l'on puisse voir et trouver en toute l'isle de Calabre [sic]. Et ainsi ayans cheminé plus d'une lieuë assez lentement pour le plaisir que nous avions, d'esgarer nos yeux, tantost d'un coste puis de l'autre, en admirant ceste plaine et la fertilité, nous arrivasmes sur le midy en ladite ville de Montreal<sup>50</sup>.

Cinquante ans plus tard, Alfred Jouvin relate la même excursion, mais l'attention se porte beaucoup moins sur les cultures agraires : « on entre dans une allée de hauts arbres, arrosée de plusieurs fontaines et de grands jets d'eau qui font de ce chemin un lieu de délices et de belle promenade » ; « ce chemin a été pavé et aplani depuis peu pour le rendre plus aisé à ceux qui vont à Mont-Reale », précise-t-il encore<sup>51</sup>. Pour reprendre les catégories de Quintilien, la beauté a résolument pris le pas sur l'utilité. Et s'il mentionne que Monreale « est située sur une montagne au milieu d'un pays tres-fertile en vins, en fruits et en oliviers », la superbe position du site, passée sous silence par les textes antérieurs, est enfin évoquée : « Joignez à cela la belle veuë que l'on a de cette ville sur la belle campagne de Palerme, et sur la mer, où l'on découvre les Isles de Lippari »<sup>52</sup>.

L'auteur signale d'ailleurs l'intérêt d'autres vues panoramiques : son œil est bien celui d'un cartographe, dont on connaît le *Grand plan de Paris et de ses environs* (vers 1675). À Messine, il conseille l'ascension jusqu'au couvent des Capucins puis au château de Sainte-Catherine, « d'où on découvre une belle campagne du costé de la ville de Tavormine, toute couverte d'Oliviers, de Meuriers, de Vignes, de Figuiers, de belles maisons de plaisance, et de leurs grands jardins »<sup>53</sup>. Il décrit avec précision la topographie de la ville, « en partie sur les collines, et en partie dans la

---

<sup>49</sup> L. Alberti, *op. cit.*, f. 47r.

<sup>50</sup> N. Bénard, *op. cit.*, p. 355-356.

<sup>51</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 609.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 610.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 632.

plaine, en sorte qu'elle représente fort bien un amphitheatre dont le milieu est son port »<sup>54</sup> (fig. 1), et se souvient d'une promenade en bord de mer,

d'où en même temps nous jouissions d'un costé de la veuë de la mer qui nous faisoit une perspective agreable, et de l'autre, de celle de collines toutes couvertes d'Oliviers, de Figuiers, d'Orangers, de Cedres, de Vignes, et d'autres arbres fructiers qui y font une verdure tout à fait charmante<sup>55</sup>.



Fig. 1 : *Vue prise à vol d'oiseau de la ville et du port de Messine avec une partie du canal et les côtes de la Calabre* (t. IV, pl. 9).\*

Les multiples occurrences du terme « perspective » dans le texte de Jouvin reflètent ainsi une affirmation du regard du voyageur sur le paysage, conduisant à l'assimilation de ce dernier, plus implicite qu'explicite, à un certain paradigme pictural.

### Origines mythiques

Certes, on ne rencontre pas chez cet auteur de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle la comparaison directe avec les tableaux de Poussin comme chez Valenciennes, ni avec ceux de Salvator Rosa auxquels les voyageurs des Lumières se réfèrent si fréquemment<sup>56</sup>. Cependant, l'approche du paysage dans les textes qui nous occupent n'en est pas moins filtrée, nous l'avons vu, par une

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 627. L'intérêt de Jouvin pour les configurations urbaines est relevé par S. Di Matteo, *op. cit.*, vol. II, p. 117-119 ; voir également C. Petitfrère, *op. cit.*

<sup>55</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 634-635.

\* Ces gravures sont tirées du *Voyage pittoresque ou description des royaumes de Naples et de Sicile*, Paris, Imprimerie de Clousier, 1781-86, d'après l'exemplaire conservé dans les collections de la Biblioteca Berenson (Villa I Tatti, Florence). Crédits photographiques : © Hervé Brunon.

<sup>56</sup> Cf. H. Tuzet, *Viaggiatori stranieri*, *op. cit.*, p. 199.

certaine grille culturelle, celle du monde classique. La plupart des fouilles des grands sites archéologiques n'ont pas encore été entreprises, mais chacun se doit de rendre compte du passé grandiose de l'île, qui se partage entre l'histoire et le mythe<sup>57</sup>.

Auteur d'une traduction des *Métamorphoses* parue en 1626 et fréquemment rééditée, George Sandys manifeste tout particulièrement une lecture étiologique du paysage dans sa relation parsemée de citations poétiques. Sa description s'ouvre sur un mode lyrique par un éloge des richesses de la Sicile, « la reine des îles de Méditerranée »<sup>58</sup>, dont il rappelle, Ovide à l'appui, qu'elle fut d'abord consacrée à Cérès et Proserpine, mais aussi que ses premiers habitants furent les Cyclopes. De son côté, Jouvin fait allusion aux sites où cette mémoire des origines s'est conservée jusque dans la tradition populaire (fig. 2 et 3) :

On voit proche de Castro-Jeanne, qui estoit autrefois la place d'armes de tout le Royaume, un petit lac tres profond, qu'ils appellent *Laco di Proserpina*, où Proserpine fut ravie par Arion Roy des Molosses ; et non loin de là l'ancien palais de la déesse Ceres, dont la porte paroist encore assez en bon estat. L'on voit entre les villes de Lentin, et de Catania, sur le bord d'un lac, une grande prairie où Hercules, après avoir amené quantité de bœufs, laissa sa peau de lion qui lui servait d'habit<sup>59</sup>.

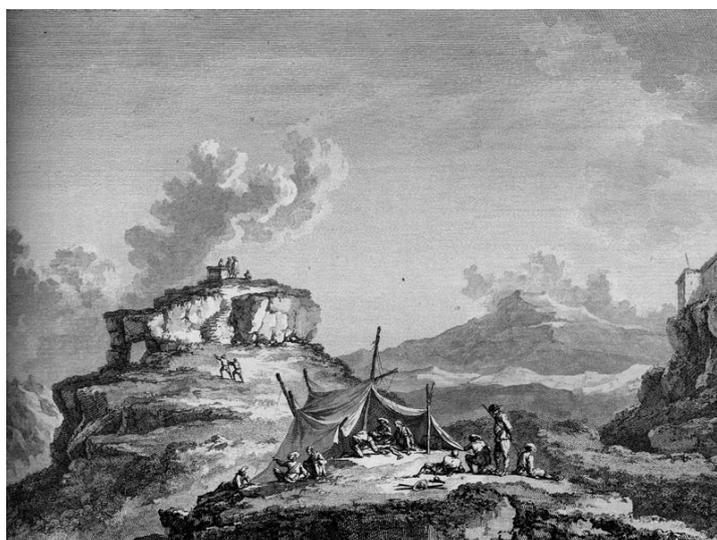


Fig. 2 : Vue prise à Castro Giovanni, l'antique ville d'Enna, près du lieu où l'on croit qu'était autrefois situé le temple célèbre de Cérès (t. IV, pl. 48)

<sup>57</sup> Sur la longévité des mythes de la nature dans l'imaginaire occidental, on consultera le beau livre de S. Schama, *Landscape and Memory*, New York, Alfred A. Knopf, 1995, trad. fr. *Le paysage et la mémoire*, Paris, Seuil, 1999.

<sup>58</sup> G. Sandys, *op. cit.*, p. 183 : « *the Queen of the Mediterranean Islands* ».

<sup>59</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 617.

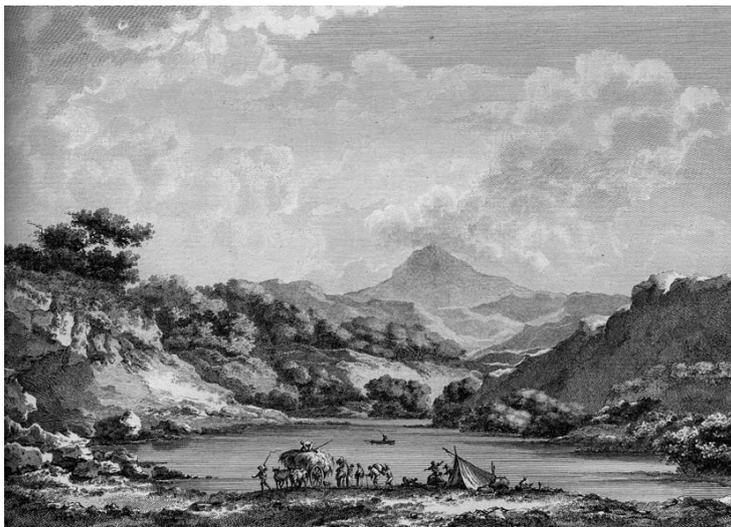


Fig. 3 : *Vue d'un lac dans les environs de Castro Giovanni, connu sous le nom du lac de Proserpine* (t. IV, pl. 49)

On peut néanmoins douter qu'il soit vraiment allé vérifier sur place ; un Vivant Denon, parti explorer Castrogiovanni, l'antique Enna, et son fameux lac de Proserpine chanté par les poètes<sup>60</sup>, ne trouvera au contraire qu'un marais lugubre<sup>61</sup>.

Les voyageurs des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles découvrent en tout cas la Sicile sur le mode de la reconnaissance, en rattachant nombre de paysages fameux aux figures qui ont contribué à leur célébrité, tel Empédocle se jetant dans le cratère de l'Etna<sup>62</sup>. Si l'auteur des *Discours Viatiques* constate que Syracuse « ne resent plus rien pour le jourd'huy de ceste ancienne grandeur en laquelle estoit du temps que les tyrans la possedoient »<sup>63</sup>, il s'attarde sur la source Aréthuse, dont la légende voulait que son eau provienne du fleuve Alphée dans le Péloponnèse par une canalisation en-dessous de la mer, légende traduite par Ovide en termes poétiques de métamorphose<sup>64</sup>. « Ceux du pays », poursuit-il, lui ont raconté qu'un pèlerin avait jadis perdu dans le fleuve grec une écuelle où il avait caché dix écus, et qu'il la retrouva plus tard à son passage à Syracuse : une anecdote dont la description d'Alberti fournit au voyageur une autre version, celle

<sup>60</sup> Ovide, *Métamorphoses*, V, 385-396, pour ne citer que le plus célèbre.

<sup>61</sup> D. V. Denon, *Voyage en Sicile et à Naples, pour faire suite au voyage de Swinburne dans les Deux-Siciles* (1788), passage reproduit dans Y. Hersant, *Italiens. Anthologie des voyageurs français aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Robert Laffont, 1988, p. 665-666. Le texte présente quelques variations dans le *Voyage pittoresque*, *op. cit.*, vol. IV, p. 124-125.

<sup>62</sup> Voir par exemple G. Sandys, *op. cit.*, p. 190 ; *Travels through France and Italy*, *op. cit.*, p. 118 ; A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 644.

<sup>63</sup> *Discours viatiques*, *op. cit.*, p. 158.

<sup>64</sup> Ovide, *Métamorphoses*, V, 572-641.

qui provenait en fait de Pindare et fut relayée par nombre d'auteurs latins<sup>65</sup>. Jouvin rapporte à son tour les deux histoires, tout en concluant : « Quoy qu'il en soit, je puis assurer que c'est une des plus belles sources que l'on puisse voir dans l'Italie »<sup>66</sup>. Les voyageurs du siècle suivants ne seront pas du même avis (fig. 4). Valenciennes prévient que « la fontaine Aréthuse, malgré son abondance, n'est plus qu'un lavoir dégoûtant et une mare d'eau trouble et saumâtre » ; pour Payne Knight, « les nymphes qui la fréquentent diffèrent quelque peu de celles qu'ont chantées Théocrite et Virgile : nous n'aperçûmes en effet que de vieilles lavandières fort crasseuses »<sup>67</sup>.

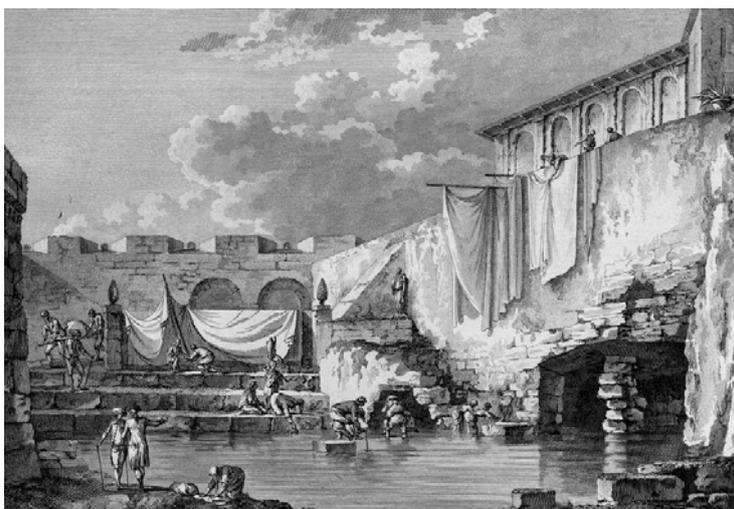


Fig. 4 : *Vue de la fontaine d'Aréthuse à Syracuse* (t. V, pl. 110).

On ne rencontre guère dans les générations précédentes ce souci, si cher aux Lumières, de comparer la vision idyllique des légendes à la trivialité du présent. La Sicile leur apparaît dès lors comme une terre où les anciens mythes continuent à rendre compte de la réalité des lieux. Et cette cristallisation du réel par le mythe s'opère selon une dialectique de l'imaginaire qui oscille entre deux pôles, l'un paradisiaque et l'autre infernal. Jouvin, par exemple, oppose ainsi, près de la ville de Lentini dans le golfe de Catane d'une part « un grand lac tres-poissonneux au milieu d'un país fertile en bleds, et en pasturages », dans lequel on montre « où la déesse Cérès commença à faire venir le bled, et la prairie où Hercule faisoit paistre ses bœufs », et d'autre part « un lac

<sup>65</sup> *Discours viatiques, op. cit.*, p. 160.

<sup>66</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 654.

<sup>67</sup> P.-H. de Valenciennes, *op. cit.*, p. 577 ; R. Payne Knight, *Expedition to Sicily* (1777), trad. J. Barrier et D. Berdou, in A. Ponte, *op. cit.*, p. 58.

appelé *Naphthia*, dont les eaux sont aussi puantes que celles du lac Averno, que je puis plus raisonnablement appeler bouche d'Enfer »<sup>68</sup>.



Fig. 5 : Première vue de l'île de Vulcano, une des Îles de Lipari, à 30 milles nord-est des côtes de la Sicile (t. V, pl. 133).

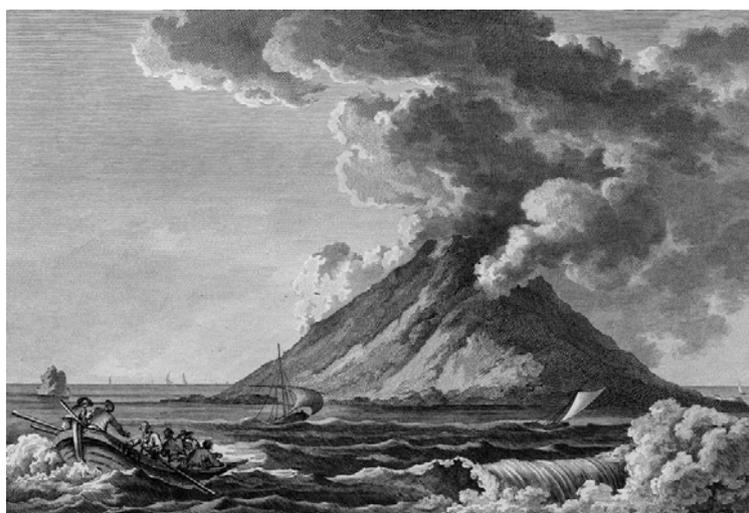


Fig. 6 : Seconde vue du Stromboli dans la partie opposée au nord-est (t. V, pl. 136).

### Sites terribles

Cette présence chthonienne est bien entendu liée avant tout aux phénomènes volcaniques, qui impressionnent les voyageurs en Sicile. Mentionnant les îles Éoliennes, Sandys note ainsi que « les Catholiques Romains affirment communément que ces lieux (et d'autres semblables) sont les

---

<sup>68</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 645.

bouches de l'enfer, et que c'est à leur intérieur que les âmes damnées sont tourmentées »<sup>69</sup>. L'auteur des *Discours Viatiques* commence le récit de son voyage en Sicile en décrivant les émissions de fumées et de flammes du Stromboli et de Vulcano (fig. 5 et 6), et en expliquant qu'elles sont non seulement le signe des tempêtes de la région, mais en forment les causes du point de vue météorologique. Un peu plus loin, le voyageur passe par un autre site mythique, le détroit de Messine (fig. 7),

tant redouté par les anciens, appelé Sylla [...], auquel lieu vous voyés la mer qui escume et moutonne perpetuellement. Ce lieu est estimé ung des plus dangereux de toutes les mers du Levant, à cause des courants d'eau qui y sont<sup>70</sup>.

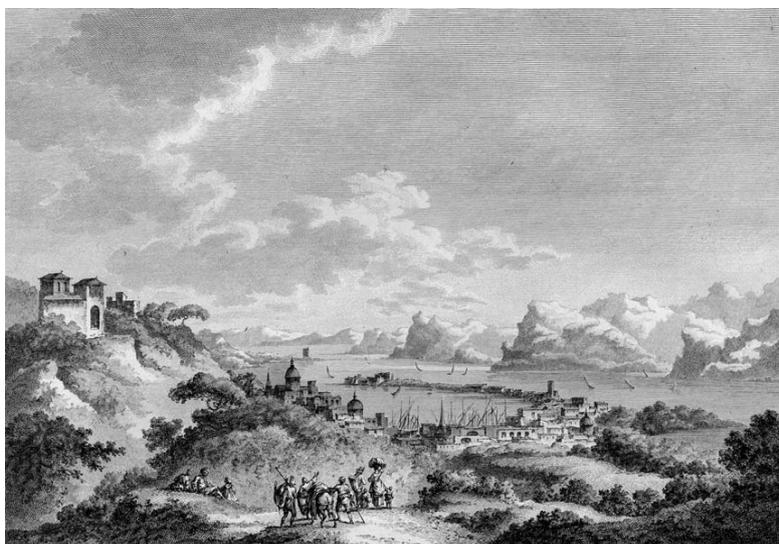


Fig. 7 : *Vue du détroit ou phare de Messine avec une partie du port* (t. IV, pl. 8).

Aux terroirs fertiles de la Sicile s'opposent donc les sites terribles qui font de l'île la réunion, tout au moins à travers la représentation qu'en donnent les voyageurs, des deux topiques antagonistes développées par la poésie classique, le *locus amœnus* et le *locus horridus*, soit d'un côté le lieu plaisant et ses délices, de l'autre l'aspérité sauvage et effroyable, qui renvoyait au sentiment romain du sacré<sup>71</sup>. Le paysage emblématique de ce dernier versant n'est autre que l'Etna, dont la violence est par exemple soulignée par Nicolas Bénard :

<sup>69</sup> G. Sandys, *op. cit.*, p. 294 : « *These places (and such like) are commonly affirmed by the Romane Catholikes to be the jaws of hell : and that within, the damned souls are tormented* ».

<sup>70</sup> *Discours viatiques, op. cit.*, p. 112 et 114.

<sup>71</sup> Sur cette dialectique, on consultera notamment J. Fabre-Serris, « Nature, mythe et poésie », in *Le Concept de nature à Rome. La physique*, dir. C. Lévy, Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1996, p. 23-42.

[Nous] vîmes le mont Ethna maintenant appelé le mont Gibel, jettant ses feux et fumees qui ont au temps passé grandement endommagé ceste belle isle en plusieurs endroits, ayant bruslé grand nombre de villages et rendu le pays inhabitable, pres de quinze lieuës es environ de cette furieuse et sulphureuse montagne<sup>72</sup>.

Pourtant, l'image qu'en donne George Sandys, conforme à l'étagement tripartite des zones en fonction de l'altitude, est plus nuancée, puisque le volcan montre une végétation luxuriante à sa base, des flancs boisés et un sommet couvert de neige et vomissant des flammes<sup>73</sup> (fig. 8). *Locus amœnus* et *locus horridus* tendent ainsi à se superposer dans un même site, comme les latomies des Capucins décrites dans les *Discours viatiques* à Syracuse, avec leurs « beaux jarderinages au milieu d'iceux de haultes roches de sept ou huit lances de hault »<sup>74</sup> (fig. 9).

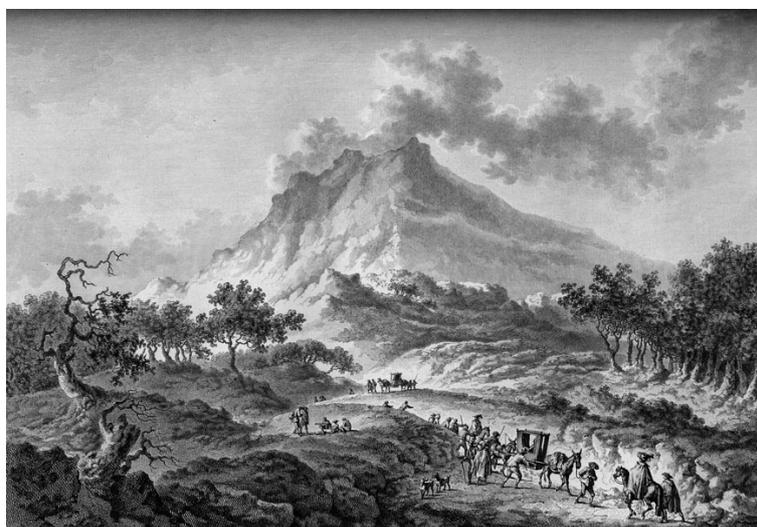


Fig. 8 : *Vue prise sur l'Etna, en sortant de la région des bois, et avant d'entrer dans la partie de la montagne appelée Regione scoperta* (t. IV, pl. 22).

Chez nos voyageurs, nulle exaltation lyrique devant ces terribles forces de la nature : on sait qu'il faudra attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que le volcanisme sicilien soit singulièrement promu dans le contexte de l'esthétique du sublime<sup>75</sup>. Alfred Jouvin n'a guère d'enthousiasme devant le spectacle de l'Etna : « Ne pouvant monter jusqu'au haut de ce mont, nous le

<sup>72</sup> N. Bénard, *op. cit.*, p. 77. De même *Discours viatiques, op. cit.*, p. 134.

<sup>73</sup> G. Sandys, *op. cit.*, p. 190.

<sup>74</sup> *Discours viatiques, op. cit.*, p. 161.

<sup>75</sup> « Tout ce que la Nature a de grand, tout ce qu'elle a d'admirable, tout ce qu'elle a d'effrayant peut se comparer à l'Etna, et l'Etna ne peut se comparer à rien », écrira par exemple P.-H. de Valenciennes, *op. cit.*, p. 570-571, en renvoyant au *Voyage pittoresque, op. cit.*, vol. IV, p. 44 sq.

considérâmes du lieu où nous estions, et il vomissait une épaisse fumée avec violence, et un bruit sourd qui donnoit de la frayeur »<sup>76</sup>. Toutefois, l'auteur exprime une certaine dimension tragique du sol sicilien lorsqu'il écrit que la salinité des eaux de la principale rivière de l'île, le Salso, semble conforter l'hypothèse de

ceux qui assurent que la Sicile est soutenue sur trois gros piliers au milieu de la mer, d'où cette rivière sort par un trou qui se trouve au milieu de l'isle, que Dieu a voulu ainsi estre suspenduë, afin de la pouvoir plus facilement submerger, si les habitants ne meinent une vie plus sainte<sup>77</sup>.

Et Jouvin de signaler au passage combien saint Paul se plaignait de la dureté des Siciliens...

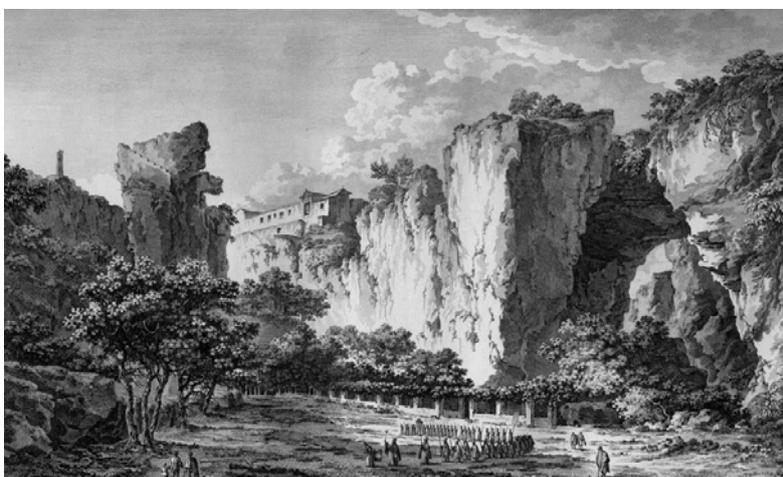


Fig. 9 : *Vue d'une des anciennes latomies ou carrières de Syracuse formant aujourd'hui le jardin des Capucins* (t. V, pl. 117).

### Une identité du paysage sicilien ?

En fait, les observations des voyageurs sur les paysages rejoignent un certain nombre de leurs notations sur les habitants de la Sicile, lesquelles mettent fréquemment en avant la religiosité particulière mais aussi la pauvreté des populations, qui contraste avec la prétendue fertilité du pays. « Les habitants de Palerme sont gens peu sociables, et qui ne font estat des estrangers, il ne

<sup>76</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 644.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 613.

se faut pas trop fier à leurs paroles ny promesses », écrit par exemple Bénard<sup>78</sup>. Celui-ci conclut d'ailleurs son récit en rappelant encore une fois la richesse des terroirs de l'île, mais aussi en confiant qu'il n'a pu visiter l'intérieur des terres comme il le voulait par peur des bandits :

Voilà comme en Sicile et en Calabre on ne trouve autre rencontre par les champs que des voleurs : si le pays est fertile en bons fruicts et grains, il est aussi abondant et peuplé d'hommes meschans et refugiez, vacabonds, voleurs et meurtriers<sup>79</sup>.

On pourrait parler pour les voyageurs français d'une certaine expérience de l'insularité comme donnée naturelle mais aussi fait culturel. La Sicile offre la découverte d'un monde à la fois familier et exotique, le contact avec une terre où la présence humaine est des plus anciennes, avec la Grande-Grèce dont les fouilles n'ont pas encore révélé toutes les richesses archéologiques mais dont l'histoire a retenu le prestige : Syracuse « a esté autrefois la plus belle et la plus grande ville de tout l'Univers », n'hésite pas à lancer Alfred Jouvin<sup>80</sup>. Toutefois, la marque réelle de cette histoire sur les paysages n'est pas vraiment perçue par les voyageurs. Si une certaine « identité » des paysages siciliens peut s'esquisser à l'arrière-plan de leurs descriptions, elle devrait finalement davantage aux ressources du sol qu'à une volonté spécifique des habitants qui ont cultivé la terre depuis des siècles.

Les voyageurs britanniques, tout particulièrement, offrent des remarques où la fertilité de l'île et sa géologie volcanique sont mises en rapport. Ainsi pour Sandys, « l'Etna est riche de sulfure et de bitume, qui tend à s'enflammer, comme l'est toute la Sicile, ce qui est la principale raison de son caractère si fertile »<sup>81</sup>. De même, son compatriote anonyme évoque la position de Catane,

située au pied de l'Etna, d'où la ville tire à la fois avantage et perte, puisque les flammes ont provoqué dans cette région de terribles dégâts, tandis que ce sont les cendres qui engraisent le sol et le rendent si fertile<sup>82</sup>.

---

<sup>78</sup> N. Bénard, *op. cit.*, p. 363.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 367.

<sup>80</sup> A. Jouvin de Rochefort, *op. cit.*, p. 649.

<sup>81</sup> G. Sandys, *op. cit.*, p. 191 : « Besides, Æthna is full of sulphur, and bitumen, apt to be kindled, and so is all Sicilia, the principall reason it is so fertile ».

<sup>82</sup> *Travels through France and Italy*, *op. cit.*, p. 117 : « seated at the foot of Æthna, whereby it receives much advantage and lose, for the flames heretofore have comitted horrible wasts ; the ashes thereof doth so fatten the soyle that makes it very fruitful ». La même idée revient sous la plume plus « scientifique » de J. Ray, *op. cit.*, p. 314 : « We ascended for the most part all along from Catania, and we found the ground rich, and well cultivated, and the Countrey well inhabited ; for the slag and cinders cast out the mountain, being in process of time dissolved by the weather, doth mightly fatten and enrich the soil ».

L'horreur du déchaînement des éléments semble nécessaire pour que s'épanouisse l'île heureuse et florissante. Les deux visages, antithétiques, sont en fait complémentaires et leur conjonction ébauche une certaine unité de la terre sicilienne.

La représentation des paysages de Sicile chez les voyageurs étrangers aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, aussi marquée soit-elle par le modèle du *locus amœnus* que la main de l'homme a façonné pour l'utilité mais aussi la beauté, tend dès lors à privilégier d'une certaine manière la nature sur la culture. Si ce n'est qu'en enregistrant la permanence d'une mémoire mythique des origines encore tangible dans les lieux, cette représentation suppose bien le paysage en tant que relation construite historiquement entre l'homme et son milieu, sur un plan symbolique plutôt que matériel. Et alors que Valenciennes voudra que l'on regarde la Sicile avec Poussin dans les yeux et Diodore ou Théocrite en tête, ses lointains prédécesseurs l'auront souvent contemplée en ayant Cicéron en mémoire et Ovide au cœur, allant vérifier si l'île est bien le grenier de l'Italie et si Aréthuse se souvient encore d'Alphée.

## Résumé

La place de la Sicile dans ce qu'il est d'usage d'appeler la littérature de voyage s'avère faible jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, l'île avait attiré dès le XVI<sup>e</sup> siècle quelques amateurs en ayant laissé des descriptions manuscrites, avant de faire l'objet de développements, à partir des années 1610, dans des récits de voyage imprimés dont l'Italie n'était qu'une étape en direction ou au retour du Proche-Orient. À partir d'un recensement de textes de voyageurs français et britanniques, l'étude se propose de dégager quelques traits saillants dans la représentation des paysages de Sicile, lesquels peuvent se regrouper en trois volets : la fertilité des terroirs, les origines mythiques de l'île, enfin son volcanisme effrayant. L'analyse des notations récurrentes, où l'on décèle la marque de certaines grilles de lecture d'ascendance classique (rhétorique de l'éloge, opposition entre *locus amœnus* et *locus horridus*), invite alors à considérer si une certaine « identité » est reconnue aux paysages siciliens. On pourrait parler pour les voyageurs français d'une expérience de l'insularité comme donnée naturelle mais aussi fait culturel ; l'identité sicilienne devrait finalement davantage aux ressources du sol qu'à une volonté spécifique des habitants qui ont cultivé la terre depuis des siècles. Les voyageurs britanniques, tout particulièrement, offrent des remarques où la fertilité de l'île et sa géologie volcanique sont mises en rapport ; l'horreur du déchaînement des éléments semble nécessaire pour que s'épanouisse l'île heureuse et florissante. Les deux visages, antithétiques, sont en fait complémentaires et leur conjonction ébauche une certaine unité de la terre sicilienne. La représentation des paysages de Sicile chez les voyageurs étrangers aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, aussi marquée soit-elle par le modèle du *locus amœnus* que la main de l'homme a façonné pour l'utilité mais aussi la beauté, tend dès lors à privilégier d'une certaine manière la nature sur la culture. Si ce n'est qu'en enregistrant la permanence d'une mémoire mythique des origines encore tangible dans les lieux, cette représentation suppose bien le paysage en tant que relation construite historiquement entre l'homme et son milieu, sur un plan symbolique plutôt que matériel.